

*Elle, la nuit
sa voix atterrée libre*

**Évelyne Morin
(« Rouge à l'âme »)**

*Qui revient sur ses pas soupèse ce qui change
J'attendais sur le seuil que l'ombre enfin décide
Quelle proie pour les serres et quels yeux pour le vide
[...]*

**Éric Maclos
(« Où tu risques de te perdre... »)**

À Delft, le 12 de ce mois de novembre 1667

Je m'appelle Magdalena Van Beyeren. C'est moi, de dos, sur le tableau. Je suis l'épouse de Pieter Van Beyeren, l'administrateur de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales à Delft, et la fille de Cornelis Van Leeuwenbroek. Pieter tient sa charge de mon père.

J'ai choisi d'être peinte, ici, dans notre chambre où entre la lumière du matin. Nous avançons vers l'hiver. Les eaux de l'Oude Delft sont bleues de gel et les tilleuls, qui projettent au printemps leur ombre

tachetée sur le sol, ne sont aujourd'hui que bois sombre, et nu.

Pour oiseaux, nous n'avons que corbeaux et corneilles, ils sont les seuls à se plaire par ce temps. Leur cri me glace et il me tarde de revoir sur les bords du canal cette couleur tendre de vert mêlé de jaune, celle des premières feuilles du printemps.

La traversée de l'hiver demande patience. Ce n'est qu'une saison à passer, mais je remarque, et chaque année davantage, combien l'angoisse m'étreint, sitôt disparue l'ardeur des rouges et des ors de nos mois d'automne. Cet aveu m'apaise, car nous abritons en nous quantité de souvenirs et de réflexions ; il ne se trouve personne pour les entendre, et le cœur s'étouffe à les contenir.

Je n'ai pas de goût pour les confidences que s'échangent les femmes entre elles. Trop souvent, on voit le secret de l'une, sitôt franchi ses lèvres, porté à la connaissance des autres. Il devient leur jouet et elles en

disposent à leur guise. Ce ne sont que broderies et arabesques, chacune y ajoute ses motifs et ses couleurs, et la réalité de l'affaire disparaît sous les ornements.

Il ne reste plus rien alors de ces instants où l'on a cru se livrer à un cœur compatissant, à une âme bienveillante, et confié sans défiance, dans un tendre rêve de gémellité, les tourments les plus sombres ou les pensées les moins raisonnables. De cela, je ne veux pas. Par chance, la solitude m'est chère, et mes nuits sont longues, désormais. C'est donc à ces papiers que mon histoire s'adressera. On les trouvera à ma mort, ou ils demeureront ignorés de tous, cela m'importe peu.

À mettre de l'ordre dans mon cœur, et un peu de paix dans mon âme, à me souvenir de joies passées et à accueillir mes peines, ils suffisent. Cela est bien.

Depuis l'enfance, je redoute la nuit. La lumière qui décroît dans le ciel, l'ombre qui tombe à terre en dévorant les couleurs et en assourdissant les formes,

m'emplissent d'inquiétude. Et en dépit de l'âge qui devrait me rendre raisonnable, je ne parviens pas à faire taire cette crainte.

C'est la lumière du soleil montant, celle des promesses du jour, que j'ai voulue pour ce tableau. La journée n'est pas encore écrite, et ne demande qu'à devenir. Ce sont mes heures préférées, j'aime leur reflet dans le miroir de Venise où l'écho de nos silhouettes se perd dans les dorures.

Ce tableau me rappelle des heures heureuses et des années où notre maison était moins riche, et plus gaie. Pieter aimait à m'entendre jouer de l'épinette en demeurant dans la tiédeur des draps avant de s'habiller. *La journée sera belle, mon amie, car vous avez joué pour moi.*

M. De Witte, le peintre, a su faire deviner sa présence derrière les courtines, avec un simple vêtement et une épée posés sur un siège devant le lit. Je lui sais gré de son idée.

J'ai souhaité figurer de dos sur ce tableau. Une étrange requête, a-t-il semblé à mon mari. Voyant que cela me tenait à cœur, il y a finalement consenti, et n'en a pas cherché les raisons. Sa demeure et ses meubles devaient être convenablement montrés, c'était là son seul vœu, le reste n'étant que bizarrerie sans conséquence. L'épinette installée près de la fenêtre vient de chez mes parents. Elle est plus modeste que le grand clavier de notre salon de musique, avec son double clavier, sa sonorité généreuse, son couvercle agrémenté de paysages et ses bois précieux, mais je suis accommodée aux défauts de mon épinette, et mes doigts y trouvent seuls leur place. Elle est ma mémoire et ma voix, c'est auprès d'elle qu'il m'importait d'être représentée.

M. De Witte s'est honnêtement acquitté de cette commande pour laquelle il a reçu cent florins, mais il a omis de peindre la frise d'hippocampes gravée le long de la caisse en bois. Ils sont minuscules et

échappent facilement à l'œil, je le reconnais. Par endroits, on les distingue à peine, car le temps les a presque effacés.

Ce sont, dit-on, des animaux étranges, mi-chevaux mi-poissons, qui courent le fond des mers. Cela m'intrigue. Comment être ensemble et cavale et limande ? C'est chose possible, semble-t-il, l'animal est enroulé sur son propre corps et se déplace par bonds verticaux. J'aime leur présence légère sur cet instrument qui donne vie à mes songes.

Le peintre n'a pas pris garde, non plus, à l'inscription qui figure sur le couvercle. Il s'entend surtout, il est vrai, à dessiner des intérieurs d'église ; le détail d'une boîte à musique lui aura semblé peu de chose.

Musica laetitiae comes medicina dolorum. Dès la première fois où, enfant, j'ai posé mes mains sur les touches, cette phrase s'est offerte à mes yeux, et avant de savoir assez de latin pour la comprendre, j'avais demandé à mon père de m'en indiquer le sens.

Depuis, il n'est pas de jour où cette réflexion ne m'accompagne de son évidence. Dans la joie comme dans la peine, la musique demeure notre compagne. Elle embellit ce qui peut l'être, et console, lorsque cela est possible. Mais des trop grandes peines, elle ne distrait point. La vraie tristesse s'accompagne de silence, mais c'est autre chose.

Qu'importe, ce sont là des détails. Je reconnais à M. De Witte un vrai talent et cette peinture me plaît. Je n'aurais pas voulu être montrée comme Rébecca Beekman, l'épouse d'Abraham Beekman, le banquier de la Donkestraat, qui vient d'être peinte par M. Veermer. On la voit affairée à peser de l'or et des perles, grosse de son huitième enfant. C'est son ventre que l'on remarque tout d'abord, on oublie presque son visage.

Un détail étrange m'a frappée. Son regard est tourné vers la balance, mais si l'on regarde bien la scène, on

s'aperçoit qu'il n'y a rien sur les plateaux, et on ne sait ce que Rébecca regarde ainsi.

C'est un bel ouvrage, je le reconnais, le peintre a donné une grande douceur à son visage exténué par toutes ses grossesses. Il s'entend comme nul autre à peindre les étoffes, mais ce tableau me trouble, avec cette balance vide, cette main en suspens. Quelle est cette invisible marchandise ? Air, souffle, vent ? Il y a là un mystère, j'aimerais savoir lequel. Je me suis gardée de leur confier mon sentiment, car Rébecca et son époux sont heureux de ce tableau qui leur a coûté fort cher. Ils invitent toutes leurs connaissances à le contempler et à leur en faire compliment. Je me serais sentie bien coupable de troubler ce concert de louanges.